

# Le cadavre berlinois dans le placard de l'Utah

« Berlin gît, tout éparpillé. »  
Günter Grass

La banlieue de Berlin la plus excentrée, secrète et orpheline se trouve dans le désert de Saltbrush, à environ 145 kilomètres au sud-ouest de Salt Lake City. Le « Village allemand », ainsi qu'il est officiellement mentionné sur les cartes déclassifiées de l'armée américaine reproduisant la zone d'essais militaires de Dugway, est le vestige d'une « ville maudite » composite germano-japonaise construite par la Standard Oil en 1943<sup>1</sup>. Ce village joua un rôle crucial dans ce qui fut le dernier grand projet de travaux publics du New Deal : la destruction par le feu des villes japonaises et allemandes.

En 1997, l'armée m'a autorisé à visiter brièvement ce village allemand avec une dizaine de mes étudiants de l'Institut d'architecture de Californie du Sud. Le site de Dugway, il faut le préciser, est un peu plus vaste que l'État du Rhode Island et son niveau de contamination toxique est plus élevé que celui du site d'essai nucléaire implanté

---

1. NdT : La Standard Oil était à cette époque l'une des plus grandes compagnies pétrolières américaines. Elle avait été fondée par John D. Rockefeller et ses associés en 1863.

non loin de là dans le Nevada. Véritable laboratoire du diable ayant abrité les essais de trois générations d'armes biologiques, chimiques et incendiaires américaines, le site a toujours été enveloppé dans la brume du secret d'État et la mythologie de la Guerre froide. Cependant, la menace d'une restructuration de la base a incité l'armée à monter une petite campagne de relations publiques pour soutenir Dugway. Mais comme le napalm, les gaz binaires s'attaquant au système nerveux et le botulisme ne sont pas des attractions touristiques conventionnelles, la zone d'essais a plutôt misé sur sa section originelle de la Lincoln Highway<sup>2</sup> pour tenter d'arracher sa préservation. La plupart des visiteurs sont des passionnés des premiers temps de l'automobile venus admirer le pont décrépît qui enjambe la zone marécageuse de Baker Area, non loin du très controversé laboratoire d'armement biologique, protégé, lui, par deux rangées de fil de fer barbelé, et où l'armée s'active sur les souches du virus Andromède.

Le Village allemand se situe à une quinzaine de kilomètres plus à l'ouest, dans un dédale tentaculaire de mystérieuses zones d'essais et autres sites de tirs, dont l'ajout à l'itinéraire de la visite n'enthousiasme guère le commandant de la base. Il ne se radoucit un peu que lorsque nous parvenons à persuader son attaché de presse que le Village a joui d'une très forte aura susceptible de mettre en valeur

---

2. Département de l'Intérieur, *Historic Properties Report: Dugway Proving Ground*, Washington D.C., 1984. [NdT : La Lincoln Highway est la première route à avoir permis de relier la côté est à la côte ouest en automobile. La partie conservée sur le site de Dugway, qui comprend notamment un vieux pont en bois à une voie, est la seule portion significative à être restée fermée au public.]

le « patrimoine de Dugway » ; il fut en effet conçu par l'un des dieux du modernisme, l'architecte juif allemand Erich Mendelsohn.

## Bombarder Brecht

En 1943, le Corps d'armement chimique recruta secrètement Mendelsohn pour travailler avec les ingénieurs de la Standard Oil et les décorateurs de la RKO<sup>3</sup>. Leur mission était de créer de toutes pièces un quartier déshérité miniature façon Hohenzollern dans le désert de l'Utah. Rien, dans ce qui subsiste aujourd'hui – les deux blocs d'immeubles connus sous le nom de Building 8100 –, ne laisse soupçonner que c'est la même main qui a conçu des monuments du Berlin de Weimar aussi prestigieux que les bureaux du *Berliner Tageblatt*, la Columbushaus, la villa Sternefeld à Charlottenburg, ou le complexe Woga sur le Kurfürstendamm. En effet, ce que voulait le Corps d'armement chimique, c'était une reconstitution « à l'identique » de tous les aspects de la conception et de la construction<sup>4</sup>.

Et l'armée américaine était pressée. Malgré le terrifiant succès des milliers de raids aériens sur Cologne et Hambourg, ses alliés britanniques se montraient de

---

3. NdT : La RKO (Radio-Keith-Orpheum) était alors l'une des grandes sociétés américaines de production cinématographique.

4. Ce qui suit est tiré d'un rapport de la Compagnie de développement de la Standard Oil, « Design and Construction of Typical German and Japanese Test Structures at Dugway Proving Ground, Utah », 27 mai 1943 (cette copie m'a été fournie par le bureau des relations publiques de Dugway).

plus en plus frustrés par leur incapacité à déclencher un incendie dévastateur dans la capitale du Reich. Les meilleurs conseillers scientifiques alliés recommandèrent avec insistance la mise en place d'un programme intensif d'expérimentation incendiaire sur des répliques exactes de logements ouvriers. Et seuls les États-Unis – ou, plutôt, les puissances combinées de Hollywood et de l'industrie du pétrole – avaient les moyens de remplir cette mission en l'espace de quelques mois seulement. Le processus de conception et de construction eut lieu parallèlement aux recherches secrètes menées par l'architecte Antonin Raymond<sup>5</sup> – qui avait travaillé au Japon avant la guerre – sur la manière dont les maisons japonaises réagissaient au feu. La zone de tests finale s'étendait sur plus de huit kilomètres carrés.

La réussite de Mendelsohn résida dans le parfait anonymat de ses réalisations : six répliques d'immeubles en briques aux pignons anguleux – les *Mietskasernen* ou « baraquements de location » – qui faisaient des faubourgs rouges de Berlin les quartiers les plus densément peuplés

---

5. Antonin Raymond, *An Autobiography*, Rutland, 1973, p. 189. « Comme j'étais alors très occupé à Fort Dix, New Jersey, nous avons construit une usine de préfabrication non loin de là, et mis en place un trafic de camions de Fort Dix vers les zones d'essais de l'Utah, à des milliers de kilomètres de là, pour acheminer les éléments préfabriqués. Ces éléments étaient alors assemblés sur les terrains d'essais et soumis à des bombardements. Dès qu'ils étaient détruits, de nouveaux étaient bâtis, jusqu'à ce que le résultat soit satisfaisant. Les immeubles étaient meublés de *futon*, de *zabuton*, et de tout ce qu'on trouve habituellement dans une maison japonaise. Il y avait même des *amado* (parois coulissantes), et les bombardements eurent lieu de nuit comme de jour, avec les *amado* ouvertes ou fermées. »

d'Europe. Trois de ces blocs d'appartements avaient des toits en tuiles, caractéristiques des constructions berlinoises, et les trois autres des toits recouverts d'ardoises, plus répandus dans les villes industrielles du Rhin. Plus petites que leurs équivalents de sept étages des quartiers de Wedding ou de Kreuzberg, les répliques dédiées aux tests étaient néanmoins d'une étonnante précision, surpassant en tout point celles du complexe d'Harmondsworth, où les Anglais s'entraînaient pour leurs propres cibles allemandes.

Avant d'en dessiner les plans, Mendelsohn mena des recherches exhaustives sur les caractéristiques des matériaux de couverture – un paramètre crucial lors des incendies – dans les quartiers cibles de Berlin et d'autres villes industrielles. Selon la Standard Oil Development company, ses informations furent « développées et confirmées par un membre de l'école d'architecture d'Harvard, spécialiste de la construction des charpentes en bois dans les immeubles allemands ». (Aurait-il pu s'agir de Walter Gropius ?) Les constructeurs, en étroite collaboration avec des ingénieurs en protection incendie, accordèrent une attention extraordinairement minutieuse aux charpentes (dont le bois fut importé de zones aussi éloignées que Mourmansk, en Russie) afin que soient reproduites la gravité spécifique et le vieillissement des constructions allemandes plus anciennes. Lorsque les experts en incendie firent valoir que le climat de Dugway était trop aride, leurs homologues de la Standard Oil trouvèrent un moyen de garder le bois humide en demandant aux GI de simuler la pluie prussienne en arrosant les cibles.

Dans le même temps, la fabrication du mobilier intérieur fut sous-traitée à la Division authenticité de la RKO, les magiciens qui avaient réalisé les décors de *Citizen Kane*. Ces derniers, épaulés par des artisans formés en Allemagne, dupliquèrent le mobilier lourd et bon marché qui constituait la dot des logements prolétaires berlinois. Le lin allemand fut étudié avec attention pour restituer la spécificité des draps et couvre-lits. Alors que les responsables-authenticité débattaient de ces détails avec Mendelsohn et les ingénieurs incendie, le processus de construction fut secrètement accéléré par l'enrôlement forcé de tous les détenus de la prison d'État de l'Utah. Il ne leur fallut que quarante-quatre jours pour terminer le Village allemand et son équivalent japonais (douze appartements doubles entièrement meublés d'*hinoki* et de *tatami*). Entre mai et septembre 1943, des bombes incendiaires à la thermite et au napalm furent larguées sur l'ensemble du complexe, qui fut ainsi détruit et reconstruit au moins trois fois de suite. Les essais démontrèrent de façon probante la supériorité des munitions au napalm M-69 récemment inventées<sup>6</sup>. Il s'agit d'un parfait exemple de l'approche spécifique que les Américains avaient de la guerre, conçue comme « un immense projet d'ingénierie dont les processus fondamentaux sont aussi précisément calculés que les capacités de résistance à la pression d'un barrage ou à la tension d'un pont<sup>7</sup> ».

---

6. Louis Fieser, *The Scientific Method: A Personal Account of Unusual Projects in War and Peace*, New York, 1964, pp. 129-130 ; et Kenneth Werrel, *Blankets of Fire: US Bombers over Japan During World War II*, Washington D.C., 1996, p. 49.

7. Barry Watts, *The Foundations of US Air Doctrine*, Maxwell Air Force Base, 1984, p. 106.

La signature secrète de Mendelsohn sur le Village allemand est également empreinte d'ironie. Comme tous ses contemporains progressistes de la république de Weimar, il fut profondément investi dans la réforme du logement et la création d'une « neue Wohnkultur » (une nouvelle culture de l'habitat). Tous ses biographes l'ont pourtant relevé : il n'a jamais participé aux concours, organisés par les sociaux-démocrates à la fin des années 1920, pour la construction des grands logements sociaux qui furent des vitrines décisives pour les idées urbanistiques du Mouvement moderne émergent. C'est lors du concours pour la cité de Weissenhof, en 1927, que son absence fut la plus remarquée (et la plus mystérieuse). Ce projet de logements modèles, coordonné par Mies van der Rohe et financé par la municipalité de gauche de Stuttgart, fut décrit par Philip Johnson comme « le plus important groupe d'immeubles de l'histoire de l'architecture moderne ». Dans la biographie qu'il lui a consacré, Bruno Zevi explique que Mendelsohn fut « exclu des grands travaux de la cité<sup>8</sup> ». (Sous-entend-t-il que les motivations de cette exclusion étaient de nature antisémite ?)

S'il en fut bien ainsi, le Village allemand de Dugway peut être considéré comme sa revanche. Car il s'agissait ici, de manière perverse, de concevoir des logements ouvriers qui allaient servir à accélérer la campagne de « délogement des travailleurs allemands », comme l'exprimèrent crûment les Anglais. Les chefs-d'œuvre de Weissenhof imaginés par Gropius et les frères Taut firent partie des

---

8. Bruno Zevi, *Erich Mendelsohn*, Londres, 1985, p. 140 (je souligne). [Édition française, Sers, Paris, 1984.]

45 % du parc immobilier allemand que le Bomber Command et la huitième Air Force parvinrent à détruire ou à endommager au printemps 1945<sup>9</sup>. Au final, les bombardiers alliés réduisirent en cendres davantage d'utopies architecturales socialistes et modernistes des années 1920 que de villas nazies<sup>10</sup>.

Mendelsohn et les autres réfugiés anti-nazis ayant travaillé sur le Village allemand ont-ils eu quelque scrupule à mener des expérimentations incendiaires sur les seuls logements plébéiens ? Ont-ils anticipé le martyr que le Corps d'armement chimique avait méticuleusement planifié d'infliger au prolétariat berlinois ? (Face au Building 8100, je ne pouvais m'empêcher de penser : « C'était comme bombarder Brecht. ») Aucun mémoire ni aucune correspondance – Mendelsohn était connu pour être peu loquace – ne permet d'hasarder une quelconque hypothèse. D'un autre côté, les historiens de l'armée de l'Air américaine ont mis au jour un débat complexe, parfois torturé (questions qui ne se sont jamais posées au sujet de l'enfer racial de la guerre du Pacifique), sur les implications éthiques de l'anéantissement de Berlin.

---

9. Richard Pommer et Christian Otto, *Weissenhof 1927 and the Modern Movement in Architecture*, Chicago, 1991, pp. 156-157.

10. On estime que 95 % des membres du parti nazi ont survécu à la Seconde Guerre mondiale. Voir Alexander Richie, *Faust's Metropolis: A History of Berlin*, Londres, 1999, p. 533.

## La Société zoroastrienne

Durant les premiers jours de la Seconde Guerre mondiale, on rassura les dizaines de millions d'électeurs américains d'origine allemande ou italienne en leur disant que l'armée de l'Air américaine ne prendrait jamais délibérément pour cible « l'homme ordinaire de la rue ». Les Américains s'entenaient officiellement à la destruction propre, technologiquement élaborée, de cibles strictement militaires ou militaro-industrielles. La huitième Air Force envoyait ses équipages faire des raids de « précision » en plein jour contre des cibles visuellement identifiées. A contrario, leurs alliés britanniques, que le Blitz avait rendus pleins d'amertume, ont bombardé jusqu'à saturation les villes allemandes de nuit, au radar, espérant terroriser leurs habitants et les inciter à fuir ou à se rebeller. Les extraordinaires technologies embarquées dans les B-17s et les viseurs Norden permettaient aux Américains de bombarder « tout en respectant les valeurs démocratiques ». (À l'époque, tout comme aujourd'hui, les « dommages collatéraux » furent balayés avec arrogance sous le tapis de la conscience nationale.)

Mais, comme la construction du Village allemand l'exemplifie de manière particulièrement dramatique, l'histoire non censurée est infiniment plus sinistre. Alors que la doctrine de l'état-major, l'industrie aéronautique et l'opinion publique intérieure continuaient de se focaliser massivement sur les bombardements de précision, les bombardements anti-civils ou « psychologiques » n'avaient jamais

été totalement exclus des plans militaires américains dans la guerre contre l'Allemagne. Comme l'ont bien montré Ronald Schaffer et d'autres historiens, l'AWPD-1 – la stratégie secrète pour la guerre aérienne contre l'Allemagne qui fut adoptée des mois avant Pearl Harbor – avait précisément envisagé qu'il pourrait être « extrêmement profitable de déployer une attaque à grande échelle, massive, sur la population civile de Berlin » après que des bombardements de précision eurent mis hors d'état de nuire les usines de la Ruhr. En guise de préparation à l'attaque d'une métropole industrielle de la taille de Berlin, la Air Corps Tactical School avait déjà mené des « bombardements » sur des répliques des infrastructures clés de la ville de New York, lors d'un exercice de tirs en 1939<sup>11</sup>.

Par ailleurs, les Britanniques pressaient avec une détermination farouche la huitième Air Force de les rejoindre dans leur croisade pour des « bombardements de zone ». Avant même la bataille d'Angleterre, Churchill avait plaidé pour une « attaque d'extermination, absolument dévastatrice, menée par les lourds bombardiers américains sur la patrie nazie<sup>12</sup> ». Le Blitz précipita ensuite la formation d'une opinion publique vengeresse qui soutint la stratégie de bombardement des populations civiles ennemies. Mais ni Churchill, ni son conseiller scientifique en chef, ni même son Dr Folamour, Lord Cherwell, n'étaient au premier chef intéressés par une revanche *per se*. En déchaînant la furie du Bomber Command en

11. Robert Pape, *Bombing to Win: Air Power and Coercion in War*, Ithaca, 1996, p. 64.

12. John Terraine, *The Right of the Line: The Royal Air Force in the European War, 1939-1945*, Londres, 1985, p. 259.

mars 1942, ils testaient l'hypothèse émise longtemps auparavant par Lord Trenchard, le théoricien britannique pionnier du bombardement stratégique, selon laquelle le moral intérieur (comme en 1918) était le talon d'Achille de l'Allemagne nazie. Cela devint bientôt l'*idée fixe* autour de laquelle toutes les stratégies militaires aériennes anglaises allaient ensuite tourner<sup>13</sup>.

Il existait bien entendu d'autres manières de terroriser les Allemands depuis les airs. On aurait pu choisir, par exemple, les manoirs des élites industrielles et politiques nazies comme cibles du châtimeut aérien. Mais c'était prendre le risque d'une revanche contre les pairs de Burke, et cela fut exclu d'emblée par Cherwell : « Les bombardements doivent être principalement dirigés contre les habitations de la classe ouvrière. Les logements des classes moyennes sont entourés de trop d'espace ; cela nous ferait perdre de nombreuses bombes. » Par conséquent, les sordides *Mietskasernen* furent désignés comme objectifs prioritaires, et le terme de « bombardement de zone » fut adopté comme euphémisme officiel pour remplacer celui d'« extermination », autrefois employé par Churchill<sup>14</sup>. En

---

13. John Terraine, *The Right of the Line*, op. cit., p. 263. Les défenseurs du bombardement terroriste, comme Cherwell, Trenchard, Sir Charles Portal et, bien sûr, le chef du Bomber Command, Arthur Harris, prétendaient qu'une campagne soutenue entraînerait la défaite complète du Reich dès 1944 avec la seule aide d'une « force terrestre relativement modeste » (p. 504).

14. « La politique aérienne, la politique du Bomber Command, tout le mouvement de l'offensive stratégique, tendaient désormais inexorablement vers cette doctrine que Churchill lui-même appelait alors d'« extermination », même si le terme « moral » serait largement utilisé et, plus encore, celui de « bombardement de zone ». *Ibid.*, p. 262.

février 1942, un ordre officiel adressé aux équipages aériens l'exprimait clairement : « Il a été décidé que les opérations que vous allez mener auraient comme cible prioritaire le moral des populations civiles ennemies, et en particulier celui des ouvriers<sup>15</sup>. » En novembre de la même année, alors que se multipliaient les raids de nuit rassemblant des milliers de bombardiers au-dessus de l'Allemagne occidentale, Churchill pouvait se vanter auprès de Roosevelt des quotas héroïques que la RAF avait réussi à tenir : 900 000 civils tués, 1 000 000 gravement blessés et 25 000 000 désormais sans abri<sup>16</sup>.

A. J. P. Taylor écrirait plus tard que « le peuple anglais ne recule devant rien lorsqu'il s'agit de faire la guerre. Les règles de civilisation, toutes les considérations morales furent mises de côté ». Durant cette période, le seul acte public de désaccord significatif fut la virulente protestation de l'écrivain britannique Vera Brittain, *Massacre by Bombing* (Le Massacre par les bombes), publiée aux États-Unis par l'Association pour la Réconciliation. Le leader socialiste Norman Thomas prit alors la défense de Brittain au cours d'un célèbre débat radiophonique l'opposant à Norman Cousins, le rédacteur en chef du *Saturday Evening Post*. Bien que Brittain et Thomas aient généralement été fustigés dans la presse, certains hauts responsables de l'armée de l'Air américaine, comme le général George McDonald, chef du renseignement de l'US Air Force, firent part en privé de leur répulsion envers « la destruc-

---

15. Lee Kennet, *A History of Strategic Bombing*, New York, 1982, p. 129.

16. John Terraine, *The Right of the Line*, *op. cit.*, p. 507 : « C'était un encouragement au massacre ; ni plus, ni moins. »

tion et le meurtre systématiques<sup>17</sup> ». Le général Cabell, un autre partisan des frappes de « précision », se plaignit du « sempiternel plan meurtrier de ceux dont le profil psychologique se résume à “enrichissez-vous vite”<sup>18</sup> ». Par ailleurs, le secrétaire d'État à la Guerre Henry Stimson et le chef d'état-major George Marshall s'efforcèrent discrètement de maintenir une distinction morale entre les dirigeants nazis et la classe ouvrière allemande. (Stimson, refusant que « les États-Unis aient la réputation de dépasser Hitler en atrocités », s'opposa de la même façon aux bombardements incendiaires sur le Japon<sup>19</sup>.) Pendant ce temps, les rapports remis à Roosevelt déploraient que les équipages de la huitième Air Force, n'affichant pas de « haine particulière pour les Allemands », manquaient de la motivation raciale vengeresse qui animait leurs frères d'armes dans le Pacifique<sup>20</sup>. Mais le Commandant en chef, influencé par ses conseillers nourris aux mamelles « folamouriennes » et par son amitié avec Churchill, avait les idées plus larges lorsqu'il était question de massacrer des civils ennemis. Et l'on rapporte que Roosevelt se déclara très admiratif lorsque l'Opération Gomorrhe, menée par la RAF en juillet et

---

17. Ronald Schaffer, *Wings of Judgement: American Bombing in World War II*, New York, 1985, p. 102.

18. *Ibid.*, p. 92.

19. Conrad Crane, *Bombs, Cities and Civilians: American Airpower Strategy in World War II*, Lawrence, 1993, pp. 29-39 et 34-37. Malheureusement, le secrétaire d'État à la Guerre ne trouva pas de soutien significatif faisant écho à ses propres scrupules : « Robert Oppenheimer a rappelé que Stimson jugeait “consternant” que personne n'ait protesté face à la lourdeur des pertes humaines causés par les raids aériens contre le Japon » (p. 37).

20. *Ibid.*, p. 58.

août 1943, réussit à déclencher une tornade incendiaire en plein cœur de Hambourg (7 000 enfants figuraient parmi les victimes carbonisées)<sup>21</sup>.

L'Opération Gomorrhe renforça également les partisans de la guerre incendiaire au sein de l'US Air Force et du Comité de recherche de la Défense nationale. Six mois avant Pearl Harbor, le Service d'armement chimique avait secrètement dépêché à Londres Enrique Zanetti, un chimiste de l'université de Columbia, pour étudier les armes incendiaires. Il devint un lobbyiste zélé et influent de la méthode churchillienne du soufre et de la poix. Après l'arrivée de la huitième Air Force, l'ambitieux chef de sa Section chimique, le colonel Crawford Kellogg, s'en alla également quémander les services de l'expertise britannique. Face à ces sollicitations, la RAF organisa un groupe de discussion, la soi-disant Société zoroastrienne, afin de partager des informations techniques et promouvoir la stratégie de l'incendie urbain<sup>22</sup>. Cette Société devint rapidement un foyer intellectuel pour de jeunes officiers agressifs, tels que Curtis Le May, gagnés par l'enthousiasme

21. Kenneth Hewitt, « Place Annihilation: Area Bombing and the Fate of Urban Places », *AAAG*, vol. 73, n° 2, 1983, p. 272. Michael Sherry, *The Rise of American Air Power: The Creation of Armageddon*, New Haven, p. 156 ; Conrad Crane, *Bombs, Cities and Civilians op. cit.*, pp. 32-33. Un million trois cent mille bombes incendiaires ont été larguées sur Hambourg. Le nombre de morts a été estimé à quarante-cinq mille, mais « il était impossible d'obtenir de chiffre exact à partir des couches de cendres humaines » (Brooks Kleber et Dale Birdsell, *The Chemical Warfare Service: Chemicals in Combat* [United States Army in World War II], Washington DC, 1966, p. 619.

22. Conrad Crane, *Bombs, Cities and Civilians, op. cit.*, p. 91 ; Brooks Kleber et Dale Birdsell, *The Chemical Warfare Service, op. cit.*, pp. 617-619. Voir aussi Michael Sherry, *The Rise of American Air Power, op. cit.*, p. 227.

britannique pour les armes incendiaires et désireux de les voir amplement utilisées sur tous les théâtres d'opération. Leurs propositions furent avalisées par le secrétaire adjoint à la Guerre, Robert Lovett. Lors d'une réunion sur l'adoption d'une bombe antipersonnelle cauchemardesque chargée de napalm et de phosphore blanc, il avança : « Si nous devons avoir une guerre totale, autant la rendre aussi horrible que possible<sup>23</sup>. »

Sur le front intérieur, les civils se montraient souvent de plus fervents défenseurs de la guerre totale que leurs homologues militaires. Walt Disney, par exemple, popularisa les idées terrifiantes de l'émigré russe Alexander P. de Seversky – un partisan fanatique du bombardement urbain – dans son film *Victory Through Airpower*<sup>24</sup> (La Victoire par la puissance aérienne). Après la chute de Bataan, *Harper's* publia un article largement discuté qui chantait les louanges des attaques à la bombe incendiaire sur Kyoto et Kobe : « La souffrance causée par une attaque incendiaire serait terrible à contempler. Il n'en demeure pas moins que c'est le moyen le plus immédiatement accessible pour paralyser le Japon<sup>25</sup>. » Par ailleurs, les armes incendiaires bénéficiaient d'un soutien puissant parmi des scientifiques influents de Harvard (emmenés par le « père du napalm », Louis Fieser), les compagnies pétrolières, les psychologues (qui étudiaient le moral des puissances de l'Axe<sup>26</sup>)

23. Ronald Schaffer, *Wings of Judgement*, op. cit., p. 93.

24. Conrad Crane, *Bombs, Cities and Civilians*, op. cit., p. 24.

25. Charles McNihols et Clayton Carus, « One Way to Cripple Japan: The Inflammable Cities of Osaka Bay », *Harper's*, juin 1942.

26. Pour trouver le meilleur moyen de casser le moral des Allemands, un psychologue de l'Ohio proposa « d'utiliser comme cochons d'Inde » les

et l'industrie de la protection incendie. Les experts en assurance incendie, comme le souligne un historien, « ne se contentèrent pas de conseiller l'armée de l'Air américaine. Ils insistèrent pour lui faire mener une guerre incendiaire contre les usines et les logements ». Ils adoraient montrer aux pilotes le potentiel inflammable insoupçonné de certaines constructions, par exemple les églises, « très vulnérables aux incendies de faible intensité<sup>27</sup> ». L'expert en charge des opérations spéciales, William B. Shockley (futur inventeur du transistor et célèbre avocat de l'infériorité intellectuelle des personnes de couleur), défendit la cause des bombes incendiaires avec une habile démonstration de leur meilleure « rentabilité » destructrice<sup>28</sup>.

Le Village allemand fut construit en mai 1943, à la veille du cadeau enflammé de Churchill à la ville de Hambourg, pour traiter des opportunités et des questions situées au-delà du périmètre moral du bombardement de précision. Cela représentait un fort potentiel commercial pour le lobby de la guerre du feu, alors en plein essor et assoiffé de « profits ». Ceux qui planifiaient la future offensive aérienne contre les villes japonaises étaient impatients de voir comment les nouvelles armes incendiaires fonctionneraient sur les répliques de Dugway ; parmi elles, le napalm et la délirante « bat bomb » (projet X-Ray), qui larguait des centaines de chauves-souris piégées portant de petites

---

détenus civils nazis. Son but était de découvrir quelles peurs ou douleurs affecteraient le plus leur moral (Ronald Schaffer, *Wings of Judgement*, *op. cit.*, p. 91).

27. Ronald Schaffer, *Wings of Judgement*, *op. cit.*, p. 109.

28. Michael Sherry, *The Rise of American Air Power*, *op. cit.*, p. 232.

bombes incendiaires sous les ailes<sup>29</sup>. Pendant ce temps, la Société zoroastrienne était à la recherche d'indices sur la meilleure manière de mettre le feu à l'énorme carapace de maçonnerie berlinoise.

## Le « marxisme » de Churchill

Dans un rapport officiel paru après-guerre – intitulé « The Fire Attacks on German Cities » (Les attaques incendiaires sur les villes allemandes) –, Horatio Bond, l'expert incendie en chef du Comité de recherche de la Défense nationale, soulignait la frustration alliée : « Berlin était plus résistante au feu que la plupart des autres villes allemandes. Les constructions et la "compartimentation" y étaient meilleures qu'ailleurs. En d'autres termes, les zones de propagation du feu dans les immeubles résidentiels y étaient plus petites. Il fallait donc approximativement larguer deux fois plus de bombes incendiaires pour que le feu se déclare dans chacune de ces zones. » Comme le démontrèrent les essais sur le Village allemand, on ne pouvait « guère espérer que le feu se propage librement d'immeuble en immeuble ». Les immeubles étaient détruits « parce qu'ils avaient été touchés par les bombes plutôt que parce que le feu s'y était propagé depuis un édifice attenant<sup>30</sup> ».

---

29. Jack Couffer, *Bat Bomb: World War II's Other Secret Weapon*, Austin, 1992.

30. Horatio Bond, « The Fire Attacks on German Cities », in National Fire Protection Association, *Fire and the Air War*, Boston, 1946, pp. 86 et 243 (voir aussi p. 125).

Pourtant, jusqu'à ce que Joukov vienne littéralement cracher dans la Spree, les Britanniques s'accrochèrent à l'idée (démence pour de nombreux Américains) selon laquelle les bombes pouvaient rayer Berlin de la carte de la guerre. D'après les stratèges de la RAF, ce que les *Mietskasernen* se refusaient à offrir en termes de combustibilité pouvait être compensé par davantage de bombardiers et une plus forte densité incendiaire. Ils pariaient sur le fait qu'une souffrance intolérable infligée aux civils ne manquerait pas de produire une révolte prolétarienne au cœur du Troisième Reich. « Les Britanniques, ainsi que l'expliqua Robert Pape, avaient marié de façon originale la terreur des airs à la peur des rouges, typique des années 1920. Selon cette logique, la puissance militaire aérienne allait bombarder les centres industriels, semant la panique et générant un chômage de masse, en particulier parmi les travailleurs, qui, en retour, allaient renverser le gouvernement. En clair, les attaques aériennes contre les populations civiles amèneraient les travailleurs à se rebeller contre les classes dirigeantes.<sup>31</sup> » Churchill, qui pensait qu'un certain nombre de bombardiers Lancaster pourraient faire à nouveau basculer les travailleurs berlinois dans l'anti-fascisme, restait en ce sens un marxiste plus orthodoxe que Staline, qui semble être le seul à avoir

---

31. Robert Pape, *Bombing to Win*, *op. cit.*, p. 61. La même idée refit surface plus tard, au moment de la préparation des raids incendiaires sur le Japon. « De retour à l'automne 1944, lorsque le Joint Target Group préparait les bombardements incendiaires, le professeur Crozier avait suggéré que l'armée de l'Air pouvait intensifier l'hostilité de classe en détruisant les quartiers déshérités tout en laissant intacts les quartiers plus cossus » (Ronald Schaffer, *Wings of Judgement*, *op. cit.*, p. 136).

compris l'importance de l'emprise morale de l'hitlérisme sur la capitale du Reich.

En promettant au peuple britannique que Berlin serait « bombardée jusqu'à ce que le cœur de l'Allemagne nazie cesse de battre », Sir Arthur Harris (dont l'enthousiasme pour le bombardement de populations civiles remontait à la troisième guerre d'Afghanistan en 1919<sup>32</sup>) engagea les bombardiers lourds de la RAF le 18 novembre 1943. Adoptant une nouvelle stratégie que les Allemands nommèrent *Bombenteppich*, ou « tapis de bombes », les Lancaster, volant en formations dangereusement serrées, concentrèrent leurs cargaisons de bombes sur de faibles superficies densément peuplées. On mesura simplement la réussite de la mission en termes de superficie urbaine détruite. Les attaques incendiaires furent suivies par le largage de bombes explosives dans le but délibéré de tuer pompiers, sauveteurs et réfugiés. En accord avec la doctrine churchillienne consistant à prendre pour cibles les banlieues rouges de Weimar afin de maximiser le mécontentement, le célèbre bastion KPD (Kommunistische Partei Deutschlands) de Wedding fut entièrement pulvérisé et embrasé<sup>33</sup>.

Le zoo fut également considéré comme une cible privilégiée, ce qui augmenta de façon inespérée la ration de viande des habitants les plus pauvres de la ville : « Les Berlinoises découvrirent à leur grand étonnement que certains plats étaient extrêmement savoureux. La queue de crocodile, par exemple, patiemment cuisinée dans

---

32. Charles Messenger, « Bomber » Harris and the Strategic Bombing Offensive, 1939-1945, New York, 1984, p. 15.

33. Anthony Read et David Fisher, *The Fall of Berlin*, Londres, 1992, p. 130.

de larges récipients, n'était guère différente d'un poulet charnu, tandis que le jambon et la saucisse d'ours faisaient un mets particulièrement délicat. » Bien que Harris se révélât incapable de reproduire sur le Tiergarten le déluge de feu qu'il avait fait s'abattre sur Hambourg, les Lancaster rasèrent quasiment un quartier entier du cœur de la ville. La BBC proclama fièrement qu'un million de Berlinoises avaient été tués ou blessés<sup>34</sup>.

Pourtant, comme Harris lui-même dut l'avouer à Churchill, les efforts tout azimut de la RAF « ne pouvaient être considérés comme un succès écrasant ». L'une des causes de cet échec provient de ce que Goebbels, le véritable chef de la ville, avait organisé une brillante défense avec ses batteries antiaériennes, ses redoutables escadrons de chasseurs nocturnes et ses brigades de pompiers venues de toute l'Allemagne. Cinq pour cent des équipages aériens dirigés par Harris furent abattus chaque nuit, un sacrifice intenable pour le Bomber Command. De plus, malgré les terribles dégâts infligés aux quartiers populaires, la véritable machinerie du pouvoir et de la production à Berlin demeura parfaitement préservée. Les Américains, qui avaient réussi à casser les codes de transmission japonais, ne trouvèrent dans les câbles émis par l'ambassade japonaise à Berlin aucune mention de dégâts susceptibles d'avoir paralysé la ville. De leur côté, les experts en bombardement stratégique s'émerveillaient de la capacité des usines berlinoises à « produire pratiquement jusqu'au bout du matériel de guerre dans des quantités à peine restreintes<sup>35</sup> ».

34. *Ibid.*, pp. 141-142.

35. *Ibid.*, p. 142 ; Michael Sherry, *The Rise of American Air Power*, *op. cit.*, p. 156.

Pour ce qui relevait de l'évaluation de la souffrance que les bombes incendiaires étaient censées avoir infligée, Goebbels modifia astucieusement les paramètres : « N'opposez aucun démenti à la revendication anglaise d'avoir tué un million de Berlinois, ordonna-t-il à ses propagandistes. Plus tôt les Anglais se persuaderont qu'il n'y a plus de vie à Berlin, mieux ce sera pour nous<sup>36</sup>. » Pendant ce temps, il fit évacuer vers la campagne plus d'un million de civils non directement utiles à l'effort de guerre – en particulier des enfants. Et inversement, il fit déplacer des centaines de milliers de prisonniers de guerre russes et polonais sur les sites des bombardements alliés. Alexander Richie a décrit ainsi la situation critique dans laquelle ces derniers se sont retrouvés : « Ils n'étaient pratiquement pas protégés des raids aériens, gardés dans des conditions similaires aux camps de concentration, avec de faibles rations alimentaires ; les travaux les plus pénibles, crasseux et dangereux, leur étaient systématiquement confiés. [...] Sur les 720 personnes tuées lors d'un raid le 16 décembre 1943, 249 étaient des travailleurs esclaves<sup>37</sup>. »

Pendant que Hitler, reclus dans son bunker, piquait ses colères, Goebbels tenait des rassemblements vibrants sur les ruines de la ceinture rouge, récoltant les fruits de la colère populaire que les tapis de bombes avaient fait naître contre les Alliés dans les quartiers ouvriers. Dans le même temps, il renforça massivement son incomparable réseau de surveillance et de terreur, s'assurant que tout germe de mécontentement serait immédiatement tué dans l'œuf

---

36. Lee Kennet, *A History of Strategic Bombing*, op. cit., p. 154.

37. Alexander Richie, *Faust's Metropolis*, op. cit., p. 583.

avant de virer au complot. Si les Britanniques restaient sourds à l'idée que les « bombardements psychologiques » ne faisaient en réalité que renforcer l'État nazi, les ennemis intérieurs de Goebbels, eux, n'avaient aucun doute : « La terreur provoquée par les bombardements a uni les gens. Lors des travaux de sauvetage, les hommes n'avaient pas une minute à eux pour chercher à comprendre qui était avec les nazis et qui était contre. Dans le désespoir général, les gens s'accrochaient à la seule volonté fanatique qu'ils pouvaient trouver ; et malheureusement, Goebbels était l'incarnation de cette volonté. C'était répugnant à observer, mais les gens affluaient pour voir ce nain malveillant et se sentaient béatifiés lorsqu'il daignait leur offrir un autographe ou une poignée de main<sup>38</sup>. »

De son côté, la RAF s'accrochait fanatiquement à son paradigme défectueux. Harris réussit à convaincre Churchill – dont la préférence allait à l'usage massif des gaz toxiques expérimentaux – qu'il était toujours possible d'anéantir Berlin si l'US Air Force les rejoignait : « Cela nous coûtera entre 400 et 500 avions, mais cela coûtera la guerre à l'Allemagne<sup>39</sup>. » À la fin de l'hiver et au printemps 1944, alors que les sensationnels nouveaux avions de chasse à grand rayon d'action commençaient à assurer aux B-17s survolant l'est de l'Allemagne une protection sans précédent, la huitième Air Force, censée n'attaquer que des cibles précises, fit alliance avec les bombardiers

---

38. Von Helldorf, chef de la police berlinoise, cité dans Ralf Reuth, *Goebbels*, New York, 1993, p. 335.

39. Charles Messenger, *op. cit.*, p. 142 ; Stephen Garrett, *Ethics and Airpower in World War II: The British Bombing of German Cities*, New York, 1993, p. 17.

britanniques pour une série de raids, rassemblant des milliers d'avions, sur ce que les équipages ont toujours appelé « la Grande Ville ». L'offensive culmina en avril avec un second bombardement intensif sur le très bolchevique quartier de Wedding et son voisin rouge, Pankow. Un million et demi de Berlinoises furent privés de toit, mais la production industrielle, une fois de plus, reprit très vite du poil de la bête<sup>40</sup>.

## Opération Thunderclap

Roosevelt aura donc, jusque tard dans la guerre, concilié des stratégies divergentes de bombardement stratégique en acceptant, lors de la conférence de Casablanca en 1943, le concept britannique d'une offensive aérienne conjointe pour « saper le moral du peuple allemand », mais en préservant dans le même temps l'option tactique de l'US Air Force en faveur des tirs de précision diurnes. Après que Hitler eut répliqué au débarquement allié par le lancement des V1, puis des V2, sur Londres, ce compromis devint intenable. Bien sûr, la réaction initiale de Churchill lorsqu'il apprit l'existence des armes secrètes allemandes fut d'ordonner des attaques aux gaz toxiques sur Berlin, voire pire encore : « Il est absurde de faire intervenir les questions de morale à ce sujet », aboya-t-il aux commandants de la RAF au début du mois de juillet, « je tiens à ce que ce dossier

---

40. Conrad Crane, *Bombs, Cities and Civilians*, op. cit., pp. 90-91 ; Alexander Richie, *Faust's Metropolis*, op. cit., p. 531.

soit étudié avec sang froid par des personnes raisonnables, et non par une bande de défaitistes en uniforme chantant des psaumes<sup>41</sup> ».

Comme l'a montré Barton Bernstein, Churchill demanda à Roosevelt de hâter la livraison de 500 000 « bombes N » top secrètes chargées d'anthrax, qui avaient été conçues et produites au complexe de Granite Peak à Dugway<sup>42</sup>. La RAF, écrit Bernstein, « mettait au point un plan de bombardement à l'anthrax sur six villes allemandes : Berlin, Hambourg, Stuttgart, Francfort, Aachen et Wilhelmshafen. Ils estimaient que 40 000 de ces projectiles de 250 kilos chacun, contenant au total environ 4,25 millions de bombes de deux kilos, pourraient tuer au minimum la moitié de la population "par inhalation", et que bien plus mourraient ensuite en absorbant la substance toxique par la peau<sup>43</sup>. »

La Maison Blanche refusa l'usage des gaz toxiques et de l'anthrax ; mais Roosevelt tenait absolument à faire un cadeau aux Britanniques. En août 1944, il se plaignit avec colère auprès de son secrétaire au Trésor, Henry Morgenthau Jr. : « Nous devons être fermes avec les

---

41. Barton Bernstein, « Churchill's Secret Biological Weapons », *Bulletin of the Atomic Scientists*, janvier-février 1987, p. 49. L'enthousiasme de Churchill pour l'usage d'armes chimiques contre des civils était ancien ; ce dont témoigne de façon probante la défense qu'il en fit au moment de l'attaque des villages pachtoues lors de la troisième guerre afghane en 1919 (p. 45).

42. On mena également à Dugway des essais intensifs sur du phosgène, du cyanogène, du cyanure d'hydrogène et d'autres agents volatiles mortels. On raconte que certaines zones contaminées de la base sont en quarantaine « pour au moins mille ans ».

43. Barton Bernstein, « Churchill's Secret Biological Weapons », *op. cit.*, p. 50.

Allemands, c'est-à-dire avec le peuple allemand, pas seulement avec les nazis. Soit nous castrons le peuple allemand, soit nous le traitons de telle manière qu'il ne puisse plus générer des individus qui chercheraient à reproduire le passé<sup>44</sup>. » Le même mois, Churchill présenta l'Opération Thunderclap à Roosevelt, un plan élaboré par la RAF censé garantir la « castration » de 275 000 Berlinois (morts ou blessés) en un seul super-raïd de 2 000 bombardiers sur le centre ville. Roosevelt, suivant les conseils de son chef d'état-major George Marshall, accepta le plan dans son principe<sup>45</sup>.

Le caractère douteux de cette opération dérangerait les principaux responsables de l'armée de l'Air US. Le général de division Laurence Kutter protesta auprès de ses collègues en disant que « mener la guerre contre des civils était contraire à nos valeurs nationales ». Le chef du Renseignement, McDonald, s'emporta contre un plan qui « renie nos valeurs et pratiques passés [...] et nous place devant nos alliés, les pays neutres, nos ennemis et l'histoire, en contraste flagrant avec les Russes dont l'intérêt pour des objectifs spécifiquement militaires est resté aussi notable que le nôtre jusqu'à aujourd'hui<sup>46</sup> ». Le lieutenant général Carl Spaatz, commandant des bombardiers

44. L'étonnante métaphore de Roosevelt est symptomatique d'une culture d'élite imprégnée d'idées eugénistes. Si dans sa carrière antérieure il n'avait jamais été, lors de ses discours publics, un zélé de l'eugénisme et de la stérilisation forcée, comme Churchill et Hitler l'ont été, il en partageait certainement l'esprit : il croyait, par exemple, que les Japonais avaient « des os moins développés » (Conrad Crane, *Bombs, Cities and Civilians*, op. cit., p. 120).

45. *Ibid.*, pp. 115-118.

46. Ronald Schaffer, *Wings of Judgement*, op. cit., p. 102.

américains en Europe, n'avait « aucun doute [...] sur le fait que la RAF souhaite vivement que l'US Air Force soit impliquée dans les conséquences des bombardements psychologiques dont nous pressentons qu'ils seront terribles ». (Spaatz était déjà irrité par les critiques de la communauté internationale portant sur les abominables pertes civiles, plus de 12 000 morts, causées par un raid de « précision » approximatif sur Bucarest au mois de septembre de l'année précédente<sup>47</sup>.) Le héros de guerre Jimmy Doolittle, commandant de la huitième Air Force, protesta amèrement après qu'Eisenhower lui eut donné l'ordre de se tenir prêt à larguer ses bombes sur Berlin, « sans faire la moindre distinction »<sup>48</sup>.

Les chefs de l'US Air Force en Europe n'avalèrent pas non plus facilement l'argument des stratégies de Washington selon lequel Staline était devenu trop puissant sur les champs de bataille et avait besoin d'une spectaculaire démonstration du pouvoir de destruction des bombardiers alliés. Dans une note datant d'août 1944, l'état-major de la RAF avait ajouté un nappage sur le gâteau de l'opération Thunderclap : « Une leçon finale et spectaculaire donnée au peuple allemand sur les conséquences d'une agression universelle aurait une valeur durable pour l'après-guerre. Il faut le répéter : l'anéantissement total du centre d'une grande ville telle que Berlin offrirait à tous les peuples du

---

47. Conrad Crane, *Bombs, Cities and Civilians*, op. cit., pp. 98 et 117.

48. Richard Davis, « Operation Thunderclap », *Journal of Strategic Studies*, pp. 94 et 105 : « Parmi les quelque huit cents missions de la huitième Air Force menées sous le commandement de l'état-major, celle-ci est unique par la nature et la véhémence des objections de Doolittle aux objectifs qui étaient les siens. »

monde une preuve irréfutable de la puissance d'une force aérienne moderne. [...] Cela convaincra nos alliés russes et les pays neutres de l'efficacité de la puissance aérienne anglo-américaine<sup>49</sup>. »

Finalement, l'opération Thunderclap (qui incluait désormais dans son menu Dresde et Leipzig) fut déclenchée pour des raisons concurrentes et contradictoires, qui ont autant à voir avec le déclenchement de la Guerre froide qu'avec la volonté de mettre fin à la Seconde Guerre mondiale. Pendant ce temps, le potentiel meurtrier de ce que les stratèges américains appelaient les « bombardements immoraux » avait été considérablement renforcé par l'afflux de centaines de milliers de réfugiés paniqués ayant fui l'avancée de l'Armée rouge au début de l'année 1945. Quand le lourd ciel d'hiver finit par s'éclaircir au-dessus de Berlin le 3 février, Doolittle retint avec obstination ses B-24s les plus vulnérables, mais envoya 900 B-17s et des centaines de chasseurs en escortes. Ce ne fut pas le *Crépuscule des Dieux* que les Britanniques avaient prévu, mais 25 000 Berlinois périrent néanmoins pendant que Hitler, dans les entrailles de la chancellerie du Reich en flammes, écoutait Wagner<sup>50</sup>.

Un mois plus tard, Dresde était plus proche des visées apocalyptiques initiales de l'opération Thunderclap. Bien

49. *Ibid.*, p. 96. Dans la même veine, le général américain David Schlatter déclara : « Je pressens que nos forces aériennes sont les assurances tout risque avec lesquelles nous nous assiérons à la table des négociations après la guerre, et que l'opération Thunderclap sera un atout incommensurable pour leur puissance, ou plus exactement pour la connaissance que les Russes auront de leur puissance » (Ronald Schaffer, *Wings of Judgement*, *op. cit.*, p. 96).

50. Army Air Forces, *op. cit.*, p. 726.

que cette dernière ait été la dernière ville indemne au menu des bombardements de Harris, l'Armée rouge, arrivée à proximité, n'avait pas demandé à ce qu'elles soit prise pour cible. Pleine à craquer de réfugiés désespérés, de travailleurs esclaves et de prisonniers alliés, Dresde n'avait pour seule fonction stratégique que d'être un point de jonction temporaire pour les transports sur un front Est en train d'imploser. « Dans les cercles britanniques, l'impulsion pour attaquer Dresde venait surtout de Churchill », dont l'objectif, comme toujours, était d'« intensifier la terreur ». Les bombardiers américains se sont donc concentrés sur les voies ferrées, pendant que les Anglais attaquaient les quartiers résidentiels. « Les rares usines d'armement de Dresde, bien que parfois citées pour justifier les attaques, n'auront même pas été visées<sup>51</sup>. »

Ce fut le plus grand déluge de feu depuis Hambourg : « une calcination totale », dans le jargon des stratèges anglais en délire. Le nombre des victimes, compte tenu de l'énorme masse de réfugiés, est impossible à connaître, bien que les estimations varient entre 35 000 et 300 000. Après l'avoir réduite en cendre, Harris bombarda à nouveau sauvagement la ville avec des explosifs afin d'éliminer les survivants réfugiés dans les sous-sols. L'histoire officielle aura qualifié cet épisode de « réussite suprême<sup>52</sup> » du Bomber Command. Suite à cela, la RAF rendit furieux Spaatz et Doolittle en tenant une conférence de presse

51. Michael Sherry, *The Rise of American Air Power*, op. cit., p. 260.

52. Conrad Crane, *Bombs, Cities and Civilians*, op. cit., p. 115 ; Stephen Garrett, *Ethics and Airpower in World War II*, op. cit., p. 20. Quand l'un des aides de Churchill lui demanda son avis sur les effets de l'attaque, Harris répliqua : « Dresde ? Dresde n'existe pas » (*ibid.*, p. 42).

empreinte de jubilation malveillante qui laissait entendre que l'US Air Force embrassait désormais entièrement la stratégie churchillienne. (Le câble de l'agence de presse disait ceci : « Les responsables des forces aériennes alliées ont pris la décision longtemps attendue d'opter pour une stratégie de bombardements de terreur délibérés sur les grands centres de populations allemands comme expédient impitoyable pour hâter la chute de Hitler<sup>53</sup>. »)

De retour à Berlin, Hitler, qui avait toujours haï la ville et sa classe ouvrière infectée par le bolchevisme, lança son infâme « Ordre Néron ». Toute installation et structure civile ayant une valeur potentielle pour les Russes devait être systématiquement détruite avant leur arrivée. Lorsque Speer protesta en disant que « de telles destructions signifieraient la mort de Berlin », le Führer lui répondit que c'était exactement son intention. « Si la guerre est perdue, la nation périra aussi. D'ailleurs, ceux qui resteront après la bataille ne seront que les faibles, car les meilleurs auront été tués. » La fin du Reich serait un vaste exercice d'eugénisme total<sup>54</sup>.

L'adhésion de Roosevelt à l'opération Thunderclap, qui ouvrit la voie à la complicité américaine à Dresde, fut le grand tournant dans la conduite de la guerre côté Américain. Les prosélytes de l'incendie urbain l'avaient finalement emporté sur les bombardiers de précision. En ralliant l'US Air Force à la doctrine britannique en Allemagne, Thunderclap apparut également comme un encouragement aux anciens

---

53. Ronald Schaffer, *Wings of Judgement*, op. cit., pp. 98-100.

54. Cf. Michael Burleigh, *The Third Reich*, New York, 2000, pp. 789-791, et Robert Payne, *The Life and Death of Adolf Hitler*, New York, 1973, p. 541.

élèves de la Société zoroastrienne qui souhaitaient mener une campagne incendiaire sans limites contre le Japon. La centaine de milliers de civils brûlés vifs par la huitième Air Force dans les villes de l'est de l'Allemagne au cours de l'hiver 1945 n'étaient qu'un prélude au million de Japonais consumés dans le grand brasier déclenché par les B-29s au printemps suivant.

Les essais secrets au napalm sur le Village japonais de Dugway, et plus tard sur « Little Tokyo » à Eglin Field, en Floride, ainsi que le raid expérimental « purement incendiaire » de Curtis Le May sur la ville chinoise de Hankow en décembre 1944, donnèrent aux stratèges américains l'assurance qu'ils pourraient réaliser le vieux rêve du pionnier du bombardement, Billy Mitchell, d'incinérer les « villes en papier » japonaises (« les meilleures cibles du monde<sup>55</sup> »). Le Committee of Operations Analysts – qui comptait parmi ses membres les plus influents Thomas Lamont de J. P. Morgan, W. Barton Leach de la faculté de droit de Harvard, et Edward Mead Earle de l'Institute of Advance Study de Princeton – était convaincu d'avoir complété le puzzle scientifique permettant de générer des holocaustes dont le « résultat optimal » serait le « chaos total dans six villes [japonaises] en faisant 584 000 morts ». En fait, l'attaque du 21<sup>e</sup> Bomber Command sur Tokyo, le 10 mars 1945, dépassa toutes leurs espérances : le général Norstad la décrivit comme « sensationnelle, ni plus ni moins<sup>56</sup> ».

---

55. Lee Kennet, *A History of Strategic Bombing*, op. cit., p. 164 ; Michael Sherry, *The Rise of American Air Power*, op. cit., p. 58.

56. Ronald Schaffer, *Wings of Judgement*, op. cit., pp. 111-120 et 138.

La cible de l'« opération Meetinghouse » – le raid aérien le plus dévastateur de l'histoire mondiale – était l'équivalent tokyoïte de Wedding ou du Lower East Side : le quartier ouvrier congestionné d'Akasuka. Le commandant de la cinquième division aérienne, Curtis Le May, considérait les Japonais de la même manière qu'un Heydrich ou un Eichmann les juifs et les communistes : « Nous savions que nous allions tuer de nombreux enfants et de nombreuses femmes quand nous avons brûlé cette ville. Cela devait être fait. [...] Pour nous, il n'y a pas de civils au Japon<sup>57</sup>. » Comme le Japon n'avait pratiquement aucun chasseur de nuit, Le May vida entièrement ses superforteres B-29 de leur armement pour assurer un chargement en bombes maximal. Deux mille tonnes de bombes incendiaires au napalm et au magnésium furent larguées en grappes compactes, comme dans les essais de Dugway qui s'étaient avérés les plus efficaces pour maximiser aussi bien la température que la propagation du feu. L'enfer qui en résulta – *Akakaze*, le « vent rouge » en japonais – fut plus meurtrier qu'Hiroshima, tuant environ cent mille personnes. Le « savoir-faire » américain était parvenu à reproduire les flammes de l'enfer : « La plupart périrent dans des conditions atroces à mesure que l'intense chaleur issue de l'incendie consumait l'oxygène, faisait bouillir l'eau dans les canaux et envoyait du verre liquide couler le long des rues. Des milliers étouffèrent dans des abris ou des parcs ; des foules paniquées écrasaient les victimes tombées dans la rue alors qu'elles affluaient vers les voies d'eau pour échapper aux flammes. L'incident le

---

57. *Ibid.*, p. 142 ; Conrad Crane, *Bombs, Cities and Civilians*, op. cit., p. 133.

plus terrible fut sans doute celui où un B-29 largua sept tonnes de bombes incendiaires sur et autour du pont de Kokotoi envahi par la foule. Des centaines de personnes transformées en torches “s’éteignirent en grésillant dans la rivière en contrebas”. Un écrivain a décrit les corps chutant comme “des chenilles enflammées tombant des arbres”. Les mitrailleurs placés dans les queues des avions étaient écœurés par la vue des centaines de corps brûlant jusqu’à la mort dans du napalm enflammé à la surface de la rivière Sumida. [...] Les équipages des B-29s luttèrent contre les colonnes d’air brûlant ascendant qui détruisirent au moins dix appareils ; ils portaient des masques à oxygène pour éviter de vomir à cause de l’odeur fétide que dégageaient les chairs enflammés<sup>58</sup>. »

Le « succès » macabre du raid, qui fit de Le May le commandant aérien le plus « rentable » de la guerre, ne fut pas divulgué à l’opinion publique américaine pendant presque trois mois. Puis, le 30 mai, le *New York Times* annonça dans une hyperbole pleine de fierté : « On estime à un million le nombre de morts japonais. » Comme le relève sèchement Thomas Searle, l’historien de l’US Air Force : « Bien peu d’Américains s’en plaignirent<sup>59</sup>. » Les horreurs

---

58. *Ibid.*, p. 132.

59. Thomas Searle, « “It Made a Lot of Sense to Kill Skilled Workers”: The Firebombing of Tokyo in March 1945 », *Journal of Military History*, n° 66, janvier 2002, p. 122. Comme le souligne Searle, la presse quotidienne américaine rendit compte de façon sensationnaliste des bombardements incendiaires sur les villes japonaises (quoique avec un certain délai, compte tenu de la censure militaire). Il ne fait guère de doute que la plupart des Américains étaient au courant de l’échelle et de l’atrocité de cette campagne de bombardements, dans laquelle furent probablement brûlés vifs des milliers de jeunes enfants avec leurs mères.

d'Hiroshima et de Nagasaki, quelques mois plus tard, ne causèrent pas une ferveur telle que celle déclenchée par le million de morts tokyoïtes, dont la plupart des Américains croyaient qu'ils avaient été infligés en représailles à Pearl Harbor. L'extermination en masse de civils japonais avait paru acceptable à l'opinion publique longtemps avant qu'*Enola Gay* ait verrouillé dans son viseur l'hôtel de ville d'Hiroshima.

Les fantômes surgis de la part la plus obscure de ce qu'on aura appelé une « guerre juste » – soit près de deux millions de civils tués dans les pays de l'Axe – continuent de hanter le désert sans vie entourant le Village allemand. L'épouvantable histoire de la guerre incendiaire moderne y est archivée. Maintenant que la Potsdamer Platz et les autres plaies ouvertes de l'histoire berlinoise ont été soignées dans les ors de la prospérité réunifiée, les *Mietskasernen* abandonnées de Mendelsohn paraissent soudain monumentales : un reproche adressé à la prétendue vertu consistant à punir les « lieux maléfiques » en les bombardant. Le Village allemand est la douleur secrète de Berlin qui sourd dans le silence contaminé du désert de l'Utah.